

Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 42 (1948)

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Rezensionen — Comptes rendus

Histoire illustrée de l'Eglise. Fasc. XVI, *Le déchaînement des forces laïques* par le P. J.-M. Bochenski O. P. et Gaston Castella. Fasc. XVII, *Rayonnement spirituel de l'Eglise (XIX^e-XX^e siècles)* par le P. Marie-Humbert Vicaire O. P. Fasc. XVIII, *La catholicité en marche. Réalisations et espoirs de l'Eglise (XIX^e-XX^e siècles)* par le P. Yves Congar O. P. Editions de l'Echo illustré T. II, p. 213-392.

Le 16^e fascicule — ou 5^e du Tome II — de l'Histoire illustrée de l'Eglise a été confié à deux professeurs de l'Université de Fribourg. M. G. Castella, auteur d'une grande Histoire des Papes en 3 volumes, parue en 1944/45, nous entretient avec une certaine ampleur, en historien averti et en observateur impartial qui domine bien toute la situation européenne, de Pie VII, de Napoléon (jugé, avec raison, un peu plus sévèrement que ne le font en général les manuels d'Histoire de l'Eglise), du Concordat, de la Restauration, du Congrès de Vienne et de ses conséquences pour l'Etat pontifical, des concordats conclus entre le Saint-Siège et les divers pays, de la question italienne, de la révolution de 1830 et enfin, après les deux pontificats très courts de Léon XII et de Pie VIII, de celui de Grégoire XVI.

C'est ensuite le P. Bochenski qui prend la plume, pour nous parler longuement des systèmes monistes et évolutionnistes qui ont vu le jour au cours des cent dernières années : Hegel, Auguste Comte, Darwin, Karl Marx, soit « l'union de l'attitude révolutionnaire avec la foi scientifique et l'enthousiasme romantique de la gauche hégélienne » (p. 251), Nietzsche et finalement Haeckel, l'aboutissement « non seulement de l'évolutionnisme mais de trois courants scientifiques du XIX^e siècle : ... le positivisme français, le matérialisme allemand et l'évolutionnisme anglais. La base est donnée pour une vue du monde moniste » (p. 248).

On n'est, il est vrai, pas habitué à rencontrer dans une Histoire de l'Eglise un aperçu aussi complet des idées philosophiques d'une époque, mais on est heureux d'entendre un spécialiste exposer ces divers systèmes, qu'ils soient allemands, français ou anglais, avec tant d'aisance et de maîtrise. Il est intéressant par ailleurs de voir défiler dans ces pages les portraits peu connus de ces intellectuels. On savait l'influence qu'ont opérée certains d'entre eux spécialement dans le monde de l'exégèse libérale, mais il a fallu les atrocités perpétrées de nos jours pour nous révéler celle qu'ils avaient exercée dans d'autres domaines et dans des milieux bien différents. « L'hitlérisme et le communisme se déduisent de la philosophie de Hegel » (p. 236) « qui est le philosophe du totalitarisme et du pangermanisme le plus outrancier » (p. 237). « Comme le marxisme, le

nietzschéisme a vu sa réalisation concrète au XX^e siècle. Les camps de concentration et les chambres à gaz où l'on supprimait par milliers des êtres « inférieurs » ne sont que la conséquence logique de ces doctrines » (p. 256).

L'exposé descend jusqu'à Loisy et Bergson et même jusqu'à certains penseurs encore en vie. On revient ensuite en arrière pour nous parler des littérateurs et des historiens, de Michelet notamment et de Victor Hugo, et pour terminer en constatant la persistance, malgré tout le matérialisme ambiant, des appréciations spiritualistes dans la personne de Pasteur ou de savants qui se sont illustrés, notamment dans le domaine de l'électricité et de la radio, ainsi que sous la plume des chrétiens convaincus qui ont réussi, de nos jours, à imposer à l'attention des penseurs les thèses de la philosophie spiritualiste. Appelé, comme le précédent, à nous retracer une époque où l'Eglise fut en butte aux attaques, aux objections et aux brimades d'adversaires appartenant aux milieux les plus différents, ce fascicule se termine ainsi sur une note d'espérance et d'optimisme : l'annonce des redressements, déjà entrevus, de la Restauration et de ceux qui verront le jour au cours du même XIX^e et du XX^e siècle.

De ces derniers, c'est le P. Vicaire qui s'est chargé de broser le tableau. Sous le titre : *Le rayonnement spirituel de l'Eglise* (p. 261-326), il nous décrit, sous ses aspects divers, le renouveau religieux qui s'est opéré depuis la Révolution jusqu'à nos jours.

Il revient tout d'abord sur l'exil de Pie VI, sur la suppression des couvents, sur Napoléon, sur certaines déviations doctrinales : Fébronius, la ponctation d'Ems, le synode de Pistoie, le josphisme. Il trace ensuite le tableau du réveil de la foi qui se manifeste de multiples manières : attachement à la personne du Pape, création d'œuvres paroissiales, de patronages, éclosion d'un clergé zélé et dévoué, rétablissement du culte catholique dans les pays dont le protestantisme l'avait chassé, organisation de l'assistance, initiatives de femmes de cœur aboutissant à la création de congrégations religieuses particulièrement adaptées à notre époque, proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, apparitions de la Vierge à la Salette, à Lourdes, à Fatima avec les grands pèlerinages qui en sont la conséquence, en attendant, plus tard, les congrès eucharistiques.

L'auteur déclare vouloir s'en tenir avant tout à la France, où cette restauration était particulièrement nécessaire ; mais il n'est nullement exclusif : s'il résume la vie du saint curé d'Ars, il nous entretient également de saint Clément Hofbauer, de la bienheureuse Anne-Marie Taïgi. S'il s'arrête aux convertis, aux apologistes et aux artistes catholiques français allant de Chateaubriand jusqu'à Claudel, il nous parle aussi des poètes allemands, de Görres, d'Overbeck, de Cornélius, de l'achèvement du dôme de Cologne.

Sous le titre : « Mirages de tradition », le P. Vicaire aborde le douloureux problème de Lamennais. Opposant au « sens particulier », qu'il rabaisse, le « sens commun », celui du grand nombre remontant à une tradition primitive, Lamennais aborde successivement tous les problèmes

et leur donne une solution violente. Il prône finalement la liberté absolue de la presse et la séparation complète de l'Eglise et de l'Etat, ce dernier ne devant s'occuper que du temporel et n'ayant en particulier pas à se mêler de la nomination des évêques. Condamné par Grégoire XVI, Lamennais quitte l'Eglise « puis même le christianisme » (p. 290). Et cependant « bien des points du programme de l'*Avenir*, par la force des choses, sont devenus des réalités dont l'Eglise a bénéficié. D'autres ont reçu de plus hautes approbations. Les solennelles définitions du concile du Vatican sur le pouvoir du Pape ont conclu la défaite du gallicanisme auquel l'*Avenir* s'était attaché d'une façon si véhémement. L'encyclique *Rerum Novarum* a sanctionné sa revendication des associations ouvrières. L'encyclique *Divini illius magisterii* a fondé, comme lui, la doctrine scolaire du catholicisme sur le droit des parents de choisir l'école de leurs fils » (p. 290).

Le libéralisme a eu d'heureuses répercussions. On assiste à la naissance ou à la restauration de diverses congrégations religieuses. L'auteur nous parle assez longuement de Lacordaire, puis de Dom Guéranger, du renouveau liturgique, du chant grégorien, de l'architecture religieuse moderne, des chantiers du Cardinal, de l'apostolat de la presse. Il signale les théologiens les plus marquants du siècle dernier : Newman, Möhler, puis les modernes : dominicains, bénédictins, jésuites. Il montre le développement de la science catholique dans les écoles et les universités ; il exalte l'action charitable de l'Eglise, ses entreprises dans le domaine social et termine par l'énumération des principales œuvres de jeunesse qu'a vu naître notre époque.

La tâche du P. Vicaire n'était pas facile. Il s'agissait de parler de manifestations multiples et surtout diverses, de respecter — mieux que nous ne l'avons fait nous-même dans ce compte rendu — l'ordre chronologique. L'auteur a su harmoniser le tout ; il a formulé son exposé dans une langue prenante ; il a trouvé des titres suggestifs. Il a accompagné d'abondantes notes bibliographiques ces pages qui sont bienfaisantes et encourageantes, et qu'il achève par ces mots qui en caractérisent bien l'élan juvénile : « Confrères de visite ou de patronages, sillonistes, équipiers de France, jocistes venus de Belgique ou scouts issus d'Angleterre, étudiants germaniques, *fuci* italiens..., il me plaît de clore sur l'évocation de vos visages purs, généreux et sincèrement émus par l'amitié commune et la joie d'être au Christ, ces quelques pages consacrées au rayonnement de l'Esprit » (p. 326).

C'est un autre dominicain, le P. Congar, professeur de théologie au Saulchoir qui, dans le fascicule 18, nous fait le récit des progrès des missions : « La catholicité en marche », un thème qu'il expose avec l'aisance de quelqu'un qui, il est à peine besoin de le rappeler, domine la question.

Après avoir rappelé le marasme des missions à l'aurore du XIX^e siècle et cité à l'appui quelques chiffres tristement suggestifs, il signale le réveil qui se manifeste parmi les catholiques, stimulés quelque peu, il le reconnaît, par les entreprises parallèles des protestants.

L'impulsion est donnée par Grégoire XVI, qui avait été, comme cardinal, préfet de la congrégation de la Propagande. Puis c'est la création,

par M^{lle} Pauline Jaricot de Lyon, de l'œuvre de la Propagation de la foi, et celle de la Sainte-Enfance par Mgr Forbin-Janson. Simultanément apparaissent des congrégations à but exclusivement ou du moins principalement missionnaire, y compris des congrégations féminines, initiative qui paraissait encore impossible du temps de M^{lle} Jaricot.

L'auteur entreprend ensuite le tour des quatre continents pour nous faire assister aux progrès de la foi catholique dans les différents pays.

Puis, c'est la création de l'œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, destinée non seulement à former un clergé indigène mais à appuyer également les conceptions et les initiatives artistiques jaillies de ces milieux nouvellement conquis à l'Évangile : expansion, dit l'auteur, déconcentration, mais non pas décentralisation, et il répond en apologiste aux objections d'ordre général qu'on formule parfois contre l'Église et que dément son activité missionnaire.

Passant ensuite à l'ancien monde, ou plus exactement aux pays déjà anciennement chrétiens, il en fait également le tour, pour signaler dans leurs grandes lignes les conquêtes qu'y a opérées le catholicisme ainsi que les rapprochements que quelques-uns s'efforcent d'établir pour faire tomber des préjugés et permettre aux enfants des diverses familles chrétiennes de se mieux connaître. Si la Russie, ainsi que le souligne le P. Congar, a toujours été très anti-romaine, des portes se sont ouvertes à la croyance catholique dans des milieux réformés et même israélites en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, en Hollande, en Scandinavie ainsi qu'aux États-Unis.

Inutile de dire que les grands papes missionnaires : Benoît XV, Pie XI et Pie XII sont au premier plan dans ces pages que le souvenir des martyrs indigènes rend, par endroits, si profondément émouvantes, auxquelles une illustration nettement et nécessairement exotique donne un caractère spécial et que l'enthousiasme avec lequel l'auteur défend une cause qui lui tient à cœur transforme en profession de foi et en cantique d'espérance.

L. Wæber.

Werner Näf : Vadian und seine Stadt St. Gallen. I. Band : Bis 1518.
Fehr'sche Buchhandlung St. Gallen 1944.

Wer sich bisher als Historiker der Gestalt des großen sanktgallischen Reformators und Humanisten Joachim von Watt zu nähern suchte, wurde sehr bald der Einseitigkeit inne, an welcher die ganze zur Verfügung stehende Literatur krankte. Vadian war wohl seit der zeitgenössischen Biographie des Johannes Kessler wiederholt Gegenstand historischer Forschung geworden, sein Name in seiner Vaterstadt lebendig geblieben, aber einzig den Politiker und Reformator hatte man anvisiert. Der Humanist, der als Gelehrter und Dichter Bedeutendes geleistet hatte, war zu einem schönen Teil übersehen worden. So begrüßte man es dankbar, daß Werner Näf, der Berner Ordinarius für Allgemeine Geschichte, an die Aufgabe herantrat, diese Lücke auszufüllen. Neben der Gründung

des Vadianinstituts, das unter der Leitung des Philologen Dr. M. Gabathuler der Stadtbibliothek St. Gallen angegliedert wurde und insbesondere die großen handschriftlichen Materialien allmählich zutage fördern soll, ist eine neue, umfangreiche Biographie, deren ersten Band wir hier mit einiger Verspätung zur Anzeige bringen, die erste Frucht seiner langjährigen Arbeiten.

Mit dem Titel « Vadian und seine Stadt St. Gallen » steckt der Verfasser das wissenschaftliche Ziel seiner Publikation ab: Nicht nur der Mann soll vor uns erstehen, sondern ebenso sehr der Umkreis, in dem er emporwuchs und dem er später mit seiner ganzen Arbeitskraft diente. Es galt, die neuere Forschung um das spätmittelalterliche St. Gallen, alle Vorarbeiten, die in den letzten zwanzig Jahren zur politischen, zur Wirtschafts- und Kulturgeschichte der Steinachstadt geleistet worden waren, zu einer Gesamtdarstellung mit dem Blick auf Vadian zu verarbeiten. Vadian ist so eng mit seiner Vaterstadt verwachsen, daß sich die Parallelführung des Entwicklungsganges eines Gemeinwesens und eines Einzelnen, der in dessen Mauern groß wird, hier eigentlich aufdrängt. St. Gallen stand damals, ausgangs des Mittelalters, an einem Wendepunkt seiner Geschichte, und die Tatsache, daß die Auseinandersetzung zwischen Bürgerschaft und Kloster, die Reformation der Stadt und die Rekatholisierung der Landschaft in eine Festigung des eidgenössischen Einflusses in der Ostschweiz ausmündet, macht gerade die Darstellung jener Jahrzehnte zu einem Thema, das mehr als nur lokales Interesse beansprucht. Hinzu tritt nun die kraftvolle Figur Vadians, dessen Schicksal Näf im ersten Band bis zur Rückkehr aus der Fremde verfolgt. Dieser erste Lebensabschnitt brachte dem St. Galler eine auffallend rasche und glanzvolle Karriere, die ihre äußern Höhepunkte mit der Dichterkrönung durch Kaiser Maximilian in Linz, mit dem Rektoratsjahr an der Universität Wien, wo der kaum Dreißigjährige an der Artistenfakultät dozierte, und mit der Doktorpromotion erklomm. Zum ersten Mal und mit einer umfassenden Kenntnis der zeitgenössischen Gelehrten- und Kirchengeschichte, die in der fesselnden Darstellung so gut wie in den zahlreichen Anmerkungen ihren Niederschlag findet, wird hier ein derart reiches Material über Vadians Herkunft und Bildungsgang vorgetragen und sein literarisches Werk bis 1518 in klarer und überlegener Weise gewürdigt. Die Grundlage zum Verständnis seines nachmaligen reformatorischen Wirkens, die ohne die genaue Kenntnis seiner wissenschaftlichen Schulung und Leistung und vollends ohne die Berücksichtigung der politischen Situation, in die Vadian hineingeboren wurde, stets verzeichnet werden müßte, ist damit gelegt. Werner Näf hat, was immer an Material ihm erreichbar war, zu einem Charakterbild ausgewertet, das unter voller « Teilnahme des Herzens » entstand und deshalb, über die historische, quellenmäßig zu belegende Glaubenswürdigkeit hinaus, doppelt glaubhaft wirkt. — Der Band zeigt eine sehr gepflegte äußere Aufmachung und ist durch zehn teilweise mehrfarbige Bildtafeln bereichert.

Alfred A. Schmid.

Dr. Endre v. Ivánka : Hellenisches und Christliches im Frühbyzantinischen Geistesleben. Herder, Wien 1948. 117 S., Fr. 8.20.

M. E. v. Ivánka, professeur de philologie classique à l'université de Graz, s'est spécialisé dans l'étude des rapports mutuels du platonisme et de l'aristotélisme, de leur rôle dans la formation du néoplatonisme et des relations de ce dernier avec le christianisme. Il a publié des travaux en français, en hongrois et en allemand, sans parler de son activité comme journaliste.

Les anciennes conceptions helléniques ont survécu au christianisme naissant. Elles lui ont fourni d'abord le langage qui lui était nécessaire pour s'exprimer ; mais ce service s'accompagnait d'un danger, qui ne fut que trop réel : la persistance de ces doctrines qui avaient moulé les intelligences de tous les penseurs, chrétiens ou non, allait malheureusement contaminer le message de l'Évangile. Le but de M. Ivánka est d'étudier ces influences pour l'époque qui va du IV^e jusqu'au VIII^e siècle, de décrire la réaction de l'Église, aboutissant finalement à la victoire du christianisme, après que celui-ci eut cependant accepté les éléments de vérité contenus dans l'hellénisme. Cette synthèse est devenue l'orthodoxie.

C'est dire — et ce conseil n'est pas nouveau — que les théologiens, ceux surtout qui s'occupent de l'histoire des dogmes, ont au préalable à prendre connaissance de la doctrine néoplatonicienne, mais aussi — et ceci est plus neuf — que les historiens de la philosophie ancienne ne doivent pas borner leurs investigations aux seuls penseurs profanes de l'antiquité : ils trouveront, partiellement du moins, dans l'étude des théologiens chrétiens des premiers siècles la continuation logique des systèmes philosophiques qui font l'objet de leurs recherches.

L'arianisme est né de l'idée néoplatonicienne du Logos, d'un être intermédiaire, créé, entre Dieu et le monde. Mais comment se fait-il, se demande l'auteur, que l'arianisme, qui pouvait s'exprimer assez librement dans les milieux d'Antioche et de Palestine (il n'y a qu'à se souvenir d'Eusèbe de Césarée), non seulement n'ait pas réussi à s'implanter à Alexandrie — la patrie cependant du néoplatonisme, qui s'y étalait ouvertement, depuis Clément déjà, dans l'école catéchétique de la ville — mais qu'il y ait rencontré, dans la personne de saint Athanase, son adversaire le plus énergique ? M. Ivánka répond : c'est parce qu'Alexandrie avait eu déjà, avec Origène (dont il ne cherche nullement à atténuer le subordinatisme), son arianisme « avant la lettre ». La crise, autrement dit, était passée et surmontée, de telle sorte qu'on était immunisé, en Egypte, contre l'offensive apportée par les élèves de Lucien d'Antioche, par Arius en premier lieu.

L'auteur insiste ensuite longuement sur les Cappadociens, dont on n'a, dit-il, pas suffisamment souligné les mérites au point de vue dogmatique et l'importance quant à l'énoncé de la foi catholique traditionnelle. Eux aussi, cependant, étaient influencés par le néoplatonisme et teintés d'origénisme. On serait donc en droit de s'étonner qu'ils aient combattu

si énergiquement la doctrine arienne. En réalité, explique M. Ivánka, le milieu dans lequel ils vivaient était tout différent. Les Cappadociens étaient imprégnés non pas de culture et de philosophie helléniques ou de paganisme gréco-romain, mais de traditions iraniennes, autrement dit de dualisme persan. Dès lors le subordinatianisme ne devait avoir aucune prise sur eux, et pas davantage l'idée que tout ce qui est terrestre, limité et imparfait est sorti progressivement de l'immatériel, du divin et finalement y retournera un jour. (L'auteur renvoie au livre du P. U. v. Balthasar sur Grégoire de Nysse pour rappeler que l'apokatastasis d'Origène a été éliminée, spéculativement, par les Cappadociens.) Le péril résidait bien plutôt dans l'attrait que devait exercer sur des penseurs enclins au dualisme la thèse de l'opposition absolue entre le principe du bien et celui du mal, entre Dieu et le monde.

En réalité ils ont su éviter cet écueil. Grégoire de Nysse a lutté notamment, dans un domaine spécialement délicat, contre la thèse origéniste — et platonicienne dans son point de départ — que c'est la chute de l'esprit s'orientant vers la matière qui est la cause du mal et qui a entraîné pour l'âme cette déchéance que constitue pour elle le fait d'être désormais enchaînée à un corps terrestre : ce corps, insiste notre docteur, ne doit, pas plus que le monde matériel, être mis en opposition avec Dieu et identifié avec le mal. Dieu a fait bonnes toutes les créatures ; la chute, qui fut une désobéissance, eut comme cause une défaillance de la volonté libre. L'homme, avec les deux éléments qui le composent, est le lien entre les créatures spirituelles et corporelles, et l'Incarnation a réalisé le contact entre Dieu et la matière. A travers Méthode d'Olympe, Grégoire rejoint ici saint Irénée. Dieu s'est fait homme pour nous sanctifier, pour nous unir à lui et, en ce sens-là, nous diviniser, mais non pas pour nous libérer de notre corps, pour le volatiliser en quelque sorte et l'absorber en lui.

Il y avait cependant, même pour les Cappadociens, un danger d'entendre dans le sens d'une disparition en Dieu la déification de l'âme, l'affirmation platonicienne qu'elle doit revenir à Dieu. Nous arrivons ici, ou plutôt nous sommes déjà en plein dans les controverses christologiques. Pour les Nestoriens, le Christ est un homme si parfait, si entièrement conforme à la volonté divine, qu'on peut dire que le Logos est venu habiter en lui et que, en ce sens, il est devenu Dieu. C'était déjà l'enseignement de Théodore de Mopsueste. Le monophysisme, au contraire, ne voit pas dans le Christ l'union de Dieu et de l'homme, de deux natures inséparables mais demeurant distinctes, sans mélange ni transmutation de la seconde en la première, mais au contraire une absorption, une transformation en Dieu de la nature humaine. C'est l'idée platonicienne de l'infériorité de tout ce qui est corporel, tandis que le nestorianisme est lui à base d'aristotélisme enrichi de principes stoïciens : on sait en effet que Théodore de Mopsueste a prôné et stimulé la volonté humaine jusqu'à méconnaître la nécessité de la grâce.

Là aussi toutefois on se heurte à une difficulté. Le nestorianisme est sorti d'Antioche ; mais il n'a pas tardé à disparaître, du moins dans le Proche-Orient, pour ne subsister que dans les seules chrétientés soumises

à la Perse et donner plus tard naissance à l'aristotélisme syro-arabe, qui fera parler de lui, en Occident, au moyen âge ; et c'est au contraire le monophysisme qui, d'Alexandrie, sa patrie, a pénétré dans les milieux syriens et conquis l'Arménie où il s'est maintenu.

Voici ce que répond M. Ivánka à l'apparente anomalie de cette répartition géographique. Primitivement Edesse, qui était peuplée de réfugiés arrivés de Perse, et la Syrie d'Aphraate, d'Ephrem et de Rabbula (qui dénonça Théodore de Mopsueste à saint Cyrille d'Alexandrie) n'avait rien des idées qui donneront un jour naissance au nestorianisme. Elle est devenue hétérodoxe sous une influence étrangère : celle de l'hellénisme. Non pas que ce dernier fût fatalement voué à l'erreur. La preuve, c'est que la Grèce proprement dite est demeurée orthodoxe en matière de christologie, et qu'Antioche a accepté le concile d'Ephèse, tandis qu'il a été rejeté par Tarse, Tyane et l'Asie-Mineure ; mais l'hellénisme pouvait dévier dans les deux sens opposés, et c'est ce qui s'est produit, à Antioche d'une part et à Alexandrie de l'autre. Avec Ibas, le successeur de Rabbula à Edesse, le pas est franchi en Syrie dans le sens de la théologie des deux personnes ; et il s'est produit pour le nestorianisme ce que nous avons déjà vu pour l'arianisme : l'hérésie n'a éclaté que lorsqu'elle fut sortie de son berceau pour pénétrer dans un milieu tout différent, où elle suscita une réaction.

L'auteur fait encore entrer dans sa synthèse d'autres doctrines de moindre importance : il est question du paulicianisme à la p. 42, du monothélisme à la p. 105, de l'apollinarisme dans une longue note de la p. 74 et de l'aphthartodocétisme dans une note de la p. 109. M. Ivánka fait remarquer à propos de Sévère d'Antioche qu'il y a chez lui, plutôt que du monophysisme, de l'entêtement à soutenir la fameuse formule : « *mia physis tou Theou Logou sesarkomene* », que saint Cyrille d'Alexandrie croyait de saint Athanase alors qu'elle est d'origine apollinariste (p. 96). L'auteur consacre encore un petit chapitre à la renaissance de l'origénisme au VI^e siècle et un autre enfin à l'iconoclasme, l'une des conséquences dernières du monophysisme.

M. Ivánka est très au courant de tout ce qui a été écrit, notamment en langue française, sur le sujet dont il s'occupe. Son exposé, bien que fait de phrases en général assez longues et ordinairement chargées d'incises et de parenthèses, se lit aisément et l'idée directrice se dégage avec suffisamment de clarté.

La thèse n'est pas entièrement nouvelle. L'auteur signale lui-même que certaines de ses affirmations se rencontrent déjà chez Harnack, d'autres dans Bardenhewer ; mais le tout fait partie, chez lui, d'une synthèse plus vaste : la lutte entre la vérité et l'erreur, après s'être engagée tout d'abord avec la Gnose, éclata plus longuement, entre le christianisme et l'hellénisme, pour aboutir, grâce en particulier aux Cappadociens, à la victoire de l'orthodoxie. Elle reprendra, sur d'autres terrains, dans notre Occident pénétré du naturalisme et du rationalisme aristotéliens, tandis que l'Orient demeurera, lui, entaché de néoplatonisme spiritualiste et dualiste.

Comme c'est souvent le cas pour une construction systématique, M. Ivánka a parfois complété par des suppositions ce que les faits historiquement prouvés nous apprennent. Il n'a du moins, on l'a vu, pas dissimulé les objections auxquelles se heurtait sa synthèse.

Il cherche à tout expliquer par les grands courants de la pensée philosophique. Il oublie qu'il y a eu d'autres influences, plus intimes et plus secrètes, dues à l'action surnaturelle d'En-Haut. L'activité d'une seule personnalité, menée par une conviction intime enracinée en elle par la grâce, ou guidée au contraire par une idée fausse qu'elle s'est forgée en dehors de toute influence locale, a certainement agi plus d'une fois à l'encontre de ce qui eût été humainement à attendre, et a pu entraîner tout un pays dans une direction que l'historien constate mais dont le point de départ lui échappe.

Il a y eu aussi d'autres facteurs, ceux-là plutôt politiques. Dans la ténacité à soutenir une doctrine diamétralement opposée à telle autre, les divergences d'intérêt séparant deux pays ou deux villes ont aussi joué leur rôle. Qu'on songe à la rivalité qui existait entre Constantinople d'une part et Antioche ou Alexandrie de l'autre, ces anciennes cités que supplantait peu à peu la Rome nouvelle. L'Arménie, pour embrasser la foi chrétienne, avait trouvé un motif de plus dans le fait que la Perse, l'ennemie traditionnelle, était païenne, et si elle adhéra plus tard au monophysisme, c'était en partie pour s'opposer au nestorianisme qui s'était introduit dans le royaume iranien, depuis que, chassé d'Edesse, il s'était réfugié à Nisibe. On sait d'ailleurs que, antérieurement, les catholiques établis en Perse y furent persécutés surtout parce que, rattachés à la foi romaine, ils passaient pour traîtres à leur pays. La Syrie trouvait dans son adhésion au nestorianisme une manière de mieux marquer son antagonisme vis-à-vis de Constantinople, de même que, en Occident, les peuples barbares, devenus ariens par complaisance pour Valens, le demeuraient principalement parce que l'empire romain professait la doctrine contraire.

M. Ivánka en fait d'ailleurs lui-même la constatation et il note, en terminant, qu'autour de Byzance, qui avait fini par secouer les derniers vestiges de l'hérésie d'Eutychès, s'était constituée une couronne d'Etats monophysites : l'Arménie, l'Egypte, l'Abyssinie. Il y voit comme la pétrification, à la périphérie, de l'une des vagues du flux et du reflux qui avaient mis aux prises, durant des siècles, des courants opposés de pensée. Il est permis d'affirmer que l'antagonisme des doctrines philosophiques de l'époque n'est pas la seule, ni même la principale raison de ce fait d'ordre géographique et qu'il faut en chercher la principale explication dans des motifs plus terre à terre et plus intéressés. *L. Wæber.*

Die Regel des heiligen Benedikt übersetzt und kurz erklärt von Dr. P. Eugen Pffner, Dekan des Klosters Maria Einsiedeln. Benziger Verlag Einsiedeln/Zürich. 181 Seiten. Brosch. Fr. 6.50. Geb. Fr. 8.80.

Die geschmackvolle Ausstattung des Buches weist unwillkürlich darauf hin, daß es sich hier um ein heiliges Buch handelt, das man mit Ehr-

furcht und Liebe in die Hand nimmt. Diese Verehrung der heiligen Regel spricht aus allen Darlegungen des Herausgebers.

P. Pfiffner hat alles Wünschenswerte zur Erklärung der Regel geboten : die großen Gedanken der Regel sind in den Kapiteln über den Abt, die Gemeinschaft, die Einordnung, das Eigenleben, das Gebet, die Arbeit, die Entsagung, die Strafen übersichtlich zusammengestellt. Und der letzte Abschnitt : die Auswirkung, weiß mit wenigen, eindrucksvollen Worten die Wirkung der Regel im Lauf der Jahrhunderte darzulegen mit dem Endziel : Friede. Auf den Text folgt als erster Anhang : Schriftbelege und Anmerkungen. Sodann ein eingehendes Sachverzeichnis von 20 Seiten — man staunt, was alles in der Regel enthalten ist. Der Plan einer Tagesordnung und ein Literaturverzeichnis zur Benediktinerregel und zum Benediktinischen Geistesleben.

Vielleicht möchte dieser oder jener ausführlichere Anmerkungen und Erklärungen wünschen. Doch dafür weist P. Pfiffner auf die Literatur, die er im letzten Abschnitt zusammenstellt. Er will eben nur eine Handreichung geben. Für das Verhältnis der heutigen Benediktiner zu einigen Bestimmungen der Regel sind bedeutsam die offenen Worte des Herausgebers zu Kapitel 39 (S. 137 f.) : « In unsern Klöstern wird nicht mehr die vom heiligen Benedikt bestimmte Fastenordnung eingehalten. Mit Recht ; weil wir mit dieser Nahrungszuteilung nicht mehr unsere Pflicht erfüllen könnten. Ähnlich wurden auch die Vorschriften über die Kleidung, die Tagesordnung, die Handarbeit, die Betätigung nach außen, die Strafen, die Rechte des Kapitels, usw., neuen Bedürfnissen und Aufgaben, den jeweiligen Verhältnissen von Ort und Zeit, den Forderungen der Kirche und ihrer Gesetzgebung angepaßt. Schon der heilige Benedikt unterstellt zwar den Abt der Regel, räumt ihm aber doch das Recht zu notwendigen und zweckdienlichen Änderungen ein. Im Lauf der Geschichte erwies sich sodann geradezu das als ein Vorzug der heiligen Regel, daß sie zugleich fest und anpassungsfähig ist. Im übrigen wird auch hier gelten, daß der Geist lebendig macht. » P. Pfiffner wollte die « heilige Regel mit Ehrfurcht wortgetreu, aber vor allem sinngemäß, dem deutschen Sprachempfinden entsprechend und leicht lesbar wiedergeben » (S. 9). Das hat er erreicht. Man braucht nur seine Übersetzung etwa mit der des P. Pius Bilmeyer (Beuron) in der Bibliothek der Kirchenväter zu vergleichen, um sofort einzusehen, daß die neue Übersetzung sprachlich entschieden vorzuziehen ist. Es sollte auch eine Ausgabe sein, die wissenschaftlichen Ansprüchen genügt, aber der Herausgeber wollte doch keine gelehrte Abhandlung schreiben über den Zusammenhang der Regel mit der damaligen kulturellen Lage Italiens, wie es E. Caspar in seiner Papstgeschichte tat. Er hat aber den großen Vorzug, daß er zu jenen gehört, die « praktisch nach der Regel leben und die wohl allein zu dem tiefsten Sinn vordringen » (S. 9).

So ist das Buch eine willkommene Gabe für alle Freunde des altherwürdigen Ordens.

Freiburg.

Gabriel M. Löhr O. P.

Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte. Im Auftrage der Allgemeinen Geschichtsforschenden Gesellschaft herausgegeben von Werner Näf. Bd. 2-5, 1943-1947. — Verlag H. R. Sauerländer & Co. Aarau.

Man würde diese gediegene Reihe wohl nicht mehr gerne missen. Eine kurze Resümierung, wenigstens der wichtigsten, Kultur- und Kirchengeschichte betreffenden Aufsätze mag das beweisen.

In *Band II* schreibt SVEN STELLING-MICHAUD über die « *Fonction de l'histoire* », wobei er die Krise der Geschichte ohne weiteres zugibt, ihren Grund aber in erster Linie im Versagen der Historiker findet. Er fordert, nicht bei der Tatsachenkenntnis stehen zu bleiben, sondern hinter den Ereignissen die Menschen zu suchen. — ERNST WALDER bietet eine interessante Abhandlung « *Machiavelli und die virtù der Schweizer* ». Machiavelli, bisher nur als Befürworter der Monarchie angesehen, schätzte die Schweizer wegen ihrer Fähigkeit, lebenskräftige Republiken zu bilden, hoch ein. Ja, er hat die Republik sogar als die ideale Staatsform betrachtet, allerdings über die freie Gemeinschaft, wenn sie korrupt ist, die Privatherrschaft, die Monarchie gestellt. Am Vorbild der Schweizer erkennt er, daß die Republik dort möglich ist, wo die Religion die Bürger zur freiwilligen Unterordnung unter das Gesetz veranlaßt.

Nicht minder bemerkenswert ist ein weiterer Aufsatz, den HANS W. HARTMANN der umstrittenen Person des portugiesischen Staatsmannes Pombal widmet, in dem man nicht nur den antiklerikalen Liberalen und habgierigen und grausamen Despoten sehen dürfe, sondern auch den Befreier der Indianer von der Sklaverei. Sein Vorgehen gegen die Privilegien von Kirche und Adel seien nur aus den Wirtschaftsbestrebungen des Absolutismus zu verstehen, dessen Ziel die Schaffung von wirtschaftlichen Organisationen unter rein staatlicher Kontrolle gewesen sei. — WALTER VON WARTBURG geht in seinem Beitrag « *Umfang und Bedeutung der germanischen Siedlung in Nordgallien im 5. und 6. Jahrhundert* » der Entstehung der französischen Sprache nach; HERMANN RENNEFAHRT zeichnet den langen Weg der Befreiung Berns von der Königsgerichtsbarkeit. Grundsätzliche Erkenntnisse bietet wiederum WERNER NÄF, der die bisherige These von der schroffen Opposition zwischen Humanismus und Scholastik ablehnt und den « *Wurzelgrund und Atemraum des humanistischen Geistes* » in der mittelalterlichen Stadt sieht.

In *Band III* teilt sich ein ganzes Dutzend Autoren. HANS FEHR untersucht den « *Geist der altburgundischen Gesetze* », der ganz anders geartet ist als der der alemannischen Volksrechte, indem in jenen alles Heidnische, Dämonische bereits verschwunden ist, sodaß wir im Recht einen Gradmesser der Kultur eines Volkes sehen dürfen. HANS STRAHM bietet für den Rechtshistoriker eine Untersuchung über die « *Arca in den Städten* », die allgemeine Bezeichnung für den städtischen Grundbesitz, soweit er zu privater Nutzung oder als Sondereigen ausgeschrieben war. SVEN STELLING-MICHAUD weist in seiner Abhandlung « *Les influences universitaires sur l'éclosion du sentiment national allemand aux 15^e et 16^e siècles* » auf die bis ins Spätmittelalter zurückreichenden Ursprünge germanischen Überlegen-

heitsdünkels in einigen Zeugnissen deutscher Akademiker an französischen Universitäten hin. Die damalige landsmannschaftliche Organisation der deutschen Studenten hätte ein nationales Überlegenheitsgefühl gezüchtet.

LEONHARD VON MURALT würdigt in einer methodologischen Studie « Friedrich den Großen als Historiker », während HANS BARTH den englischen Staatsphilosophen der Aufklärungszeit « Edmund Burke und die deutsche Staatsphilosophie im Zeitalter der Romantik » miteinander vergleicht und den Unterschied ihrer Auffassungen hervorhebt, der wesentlich darin besteht, daß Burke den Staat nicht verabscheut, während seine Ideen auch in Deutschland, oft allerdings mißverstanden, nicht ohne Wirkung geblieben sind. — Von aktuellem Interesse ist der Beitrag von PAUL MANTOUX: « Talleyrand et la rive gauche du Rhin. » Talleyrand, der « König der Diplomaten », hat nämlich auf dem Wiener Kongreß die Zuweisung des linksrheinischen Gebietes zwischen der Pfalz und Belgien an Preußen befürwortet und durch diese direkte Grenze sein Vaterland den spätern Angriffen des machtlüsternden Nachbarn ausgesetzt. Er verfolgte damit das Ziel, durch Bildung der preußischen Rheinlande eine Stärkung Preußens auf Kosten Sachsens zu verhindern. Denn dadurch wäre eine gefährlichere Verschiebung des Kräftepotentials zugunsten Preußens und Rußlands zustande gekommen als durch die Rheinlande, die zudem noch durch Hannover von dem ostelbischen Hohenzollernstaat getrennt waren. Das lag vor allem im Interesse Österreichs, an das sich Frankreich anlehnen mußte. Die schweizerische Reformationsgeschichte streift ERNST WALDERS kurze Arbeit über « Pier Paolo Vergerio und das Veltlin 1550 ». Dieser protestantisch gewordene frühere Bischof von Capodistria war 1549 nach Bünden geflohen, trat dann mit Mailand in Verbindung, um in dessen Auftrage von den Bündnern die Rückgabe des Veltlins an den Kaiser zu verlangen, wofür er als Gegengabe die Erleichterung seiner Reformationstätigkeit in Oberitalien erhoffte. Aber alle Bemühungen scheiterten.

Den *Band IV* leitet WERNER KAEGI mit einer ergreifenden Würdigung des großen Historikers und Kulturphilosophen Johann Huizinga und seines Werkes ein, der DIETRICH W. H. SCHWARZ seine Antrittsvorlesung über « Die karolingische Schriftreform, ein Problem der Kulturgeschichte » folgen läßt. Im Aufsatz PHILIPPE MEYLANs über « La Suisse dans les lettres de Grotius » ist wohl am interessantesten die Feststellung, daß in den Briefen des großen Völkerrechtstheoretikers zur Zeit des Dreißigjährigen Krieges von irgendwelcher Grundsätzlichkeit der Neutralität nirgends die Rede ist, wobei jedoch zu bemerken ist, daß er als schwedischer Gesandter in Paris alles Interesse hatte, die Neutralität der Schweiz zu ignorieren. JULIA GAUSS bringt uns « Bürgermeister Wettstein und die europäischen Konfessions- und Machtkämpfe seiner Zeit » nahe. Wettstein hatte erkannt, daß der Dreißigjährige Krieg aus einem Religions- ein Regionskrieg geworden war; er war über den Kräftezerfall des deutschen Reiches sehr bekümmert und schaute mit Furcht auf den wachsenden französischen Imperialismus. Im Gegensatz zu den Zürchern, die für Cromwell Partei ergriffen, sah er in ihm und den englischen Independenten

« Rebellen, Regiciden und Begünstiger der Anarchie ». KONRAD MÜLLER stellt in interessanten Ausführungen klar, daß die bisher oft unsicher übersetzte Stelle « *possessio vel quasi* » in der Exemtionserklärung der Eidgenossenschaft durch den Westfälischen Frieden von 1648 keine Einschränkung der Freiheit bedeutet, sondern nichts anderes ist als der Ausdruck für den Besitz an einer unkörperlichen Sache.

Viel Anregung und Einblick in wichtige Probleme bieten die Arbeiten von MAX SILBERSCHMIDT über « Präsidentschaft und Präsidenten in den Vereinigten Staaten » und von HANS RIEHEN über « Die Problematik der Demokratie ». In einem Forschungsbericht « Probleme der Zwingliforschung » weist Leonhard von Muralt darauf hin, wie fruchtbar die wissenschaftliche Zusammenarbeit vieler Forscher zur Lösung wichtiger Probleme ist und gibt eine wertvolle Übersicht über die bedeutendsten Zwinglihistoriker.

Band V enthält wie auch die früheren neben allgemein-geschichtlichen auch Beiträge zur Schweizergeschichte. So liefert HANS SIGRIST einen Beitrag zur Geschichte der Entwicklung des Gegensatzes zwischen der Eidgenossenschaft und dem Reich unter dem Titel « Reichsreform und Schwabenkrieg ». Die Arbeit stellt eine Revision bisheriger Ansichten dar, indem mit guten Gründen bewiesen wird, daß die Reichsreform unter Kaiser Maximilian, die die Schweizer ablehnten und die auch dem Kaiser selber nicht paßte, für den Ausbruch des Schwabenkrieges keine Rolle spielte, da der Krieg nur gegen Österreich ging, und Maximilian nur als Erzherzog von Österreich, nicht aber als Kaiser, betraf. Die Schlußfolgerung lautet, daß der Krieg das Verhältnis zum Reich gar nicht änderte und der Basler Frieden auch keine *de facto* - Loslösung vom Reich im Gefolge hatte. Die fundierte Studie ist reich an wertvollen Erkenntnissen und trefflichen Formulierungen. Nicht minder vortrefflich sind HANS STRAHMS Ausführungen über « Mittelalterliche Stadtfreiheit », worin er sich mit führenden Rechtshistorikern auseinandersetzt und die Bedeutung des Rechtssatzes « *Stadtluft macht frei* » erläutert, indem nämlich jeder, der sich in der Stadt niederließ und von seinem bisherigen Herrn nicht zurückgefordert wurde, frei wurde. Es war also ein Niederlassungsprivileg, das zur Anlockung von Ansiedlern diente. Allerdings ist diese Freiheit verschieden, je nachdem es sich um eine Königliche oder Reichsstadt handelte oder um die Stadt eines Territorialherren oder Landesfürsten. Der Satz « *Stadtluft macht frei* » gilt also vollinhaltlich nur für die Reichsstadt und stammte aus der Hand des Königs. Die Arbeit ist reich mit Belegen aus Stadtrechten aus Deutschland, Frankreich und Spanien untermauert. Eine rechtshistorische Arbeit von dieser Klarheit und Präzision gehört nicht zum Alltäglichen !

Neben diesen Arbeiten von Sigrist und Strahm, die allein schon dem Bande Gewicht und Format geben, stehen weitere beachtliche Beiträge, so die Untersuchungen von HANS NEF über « Jean Jacques Rousseau und die Idee des Rechtsstaates », der dessen Stellung zu den Grundrechten und zu der Gewaltenteilung behandelt, von WERNER NÄF über « Schweizerischen Humanismus » (Glarean Myconius, Vadian), von FRIEDRICH EHRARD über

« Die Entstehung des Corpus iuris des Kaisers Justinian » und die geist-sprühende Abhandlung des niederländischen Gelehrten J. M. ROMEIN über « Theoretische Geschichte », der die Geschichtswissenschaft selber zum Gegenstand hat.

St. Gallen.

Karl Schoenenberger.

Hans Wicki : Der Augustinerkonvent Freiburg im Uechtland im 16. Jahrhundert. — Freiburger Geschichtsblätter. XXXIX. Bd. 1946. S. 3-49.

Ein leicht übersichtliches und wohlhabgerundetes Bild, aus dem die zwei führenden Persönlichkeiten der Zeit, die beiden gebürtigen Stadt-Freiburger und Prioren des dortigen Augustinerkonventes — später waren beide auch Provinziale der rheinisch-schwäbischen Provinz — Dr. theol. Konrad Treger und P. Johannes Ulrich Keßler, plastisch hervortreten. Man merkt aus der Darstellung heraus, daß d. V. die Zeit und deren Geist gar wohl versteht. Sein Urteil ist gut abgewogen. Treffend schreibt er : « Die geistigen und religiösen Zustände im Augustinerkonvent Freiburg um die Wende des 15. zum 16. Jahrhundert ergeben das gewohnte Bild des monastischen Lebens jener Zeit, mit manchen Licht- und vielen Schattenseiten. Klösterliche Zucht und Ordnung scheinen weder sehr schlecht noch besonders ideal gewesen zu sein » (S. 4). Die Stadt stand in größter Gefahr, den Väterglauben zu verlieren, nicht zuletzt durch die Tätigkeit des Lesemeisters bei den Augustinern, Thomas Geierfalks, der der Freiburger Rat durch ganz entschiedenes Vorgehen Einhalt gebot. Mit Recht hebt d. V. heraus, « daß sich der Rat schon früh veranlaßt sah, ein gewisses Kontrollrecht über das Kloster auszuüben und sich mit Angelegenheiten zu befassen, die normalerweise nicht im Aufgabenkreis der Stadtbehörde lagen » (S. 5). Wenn es auch um das Freiburger Augustinerkloster im 16. Jahrhundert vielfach nicht gut bestellt war, so fehlte es ihm doch nicht an tüchtigen Männern. Der eine, Konrad Treger, ist der eifervolle Vorkämpfer und ein führender Mann gegen die Reformation vor allem in der Schweiz und im Elsaß ; im eigenen Kloster und in seiner Provinz mühte er sich aber auch um die Reform der klösterlichen Zucht. Der andere, Johannes Ulrich Keßler, rang sich allmählich aus seinen Fehlern und seinem Irrtum heraus und führte auch den Konvent durch die Anregung und mit Hilfe des Rates aus seinem jahrzehntelangen Tiefstand langsam wieder aufwärts.

Der V. betont noch : « Wenn die beiden Augustiner (P. Johannes Berner [1559-1568] und P. Jakob Mühlbach [1569-1578]) als Äbte nach Hauterive berufen wurden, so bedeutet das nicht nur für sie persönlich, sondern auch für ihren Mutterkonvent eine Ehrung und eine Vertrauens-kundgebung, die sicher nicht ohne Berechtigung gewesen sein kann, zumal gerade in jenen Jahren die Freiburger Augustinergemeinde immer sehr an Mitgliedermangel litt » (S. 31). H. Wicki hat so ganz richtig geurteilt auf Grund der ihm zugänglichen Quellen. Mit ihm einig geht auch eine Aufzeichnung, die unter dem Nachfolger des Abtes Mühlbach für MURER

zusammengestellt wurde und sich im mscr. y 96 der Thurgauer Kts.-Bibl. in Frauenfeld findet, wovon die Freiburger Kts.- und Univ.-Bibl. eine Photokopie besitzt. Ganz anderer Ansicht ist aber ein Altenryfer Mönch vom Ende des 17. Jhdts., der in seinem « Manuale venerabilis monasterii B. V. Mariae de Altaripa ... » (Kts.- und Univ.-Bibl. L 118 [143]) ganz offen vom verlotterten Zustand seines Klosters um die Mitte des 16. Jhdts. — also gerade unter diesen beiden Augustinern — berichtet. Am Ende der Regierungszeit des Abtes Johannes Berner heißt es: « pro libitu tunc monachi uiuebant, nec sub regulari disciplina contineri poterant » (mscr. L 118, p. 11) und für Jacobus « Milibach » hat er einzig bittere und böse Klagen, wovon ich nur die eine anführe: « nihil enim de Ordinis statu meliori circa fratres instituit, sed in eodem quo eos reperit, reliquit » (a. a. O.). Zudem ging es bei der Wahl des Abtes Mühlbach schon gar nicht sauber zu, wie der gleiche Chronist berichtet. Es fragt sich nun, welchem Bericht man mehr Glauben schenken dürfte. Ich ziehe in diesem Falle den späteren vor, denn der frühere war ja unter des Abtes Mühlbach Nachfolger geschrieben und da galt noch « de mortuis nil nisi bene » — wie in den Nachrufen unserer Tage, — während man später mit der Wahrheit herausrücken konnte. Dies ist meine persönliche Auffassung. Der V. hat seine Quellen stets gut auszuwerten verstanden. Sein Beitrag ist eine dankenswerte Bereicherung der Geschichte des Augustinerkonventes und auch der Stadt Freiburg zur Zeit der Reformation. Dem Leser wird auch ein Stück lebendigen Geschehens zur Reformationszeit in der übrigen Schweiz und im Elsaß geboten, vor allem mit dem Hinweis auf die heftigen Disputationen, an denen Konrad Treger teilnahm.

Alles in allem eine treffliche Arbeit! Gerne wird man weitere Forschungen von H. Wicki begrüßen.

P. Kolumban Spahr S. O. Cist.

Otto P. Clavadetscher: Beiträge zur Geschichte der Zisterzienserabtei Kappel a. Albis. — E. Lang, Zürich 1946; im Selbstverlag des Verfassers.

In vier Kapiteln werden beachtenswerte Beiträge zur Geschichte des Klosters Kappel geboten. Quellen- und Literaturverzeichnis zeigen, daß sich O. C. mit Ernst und Eifer an seine Aufgabe herangemacht hat. Gut herausgearbeitet hat er die Anfänge von Kappel. Nach der Vermutung der Herausgeber des Urkundenbuches der Stadt und der Landschaft Zürich (Bd. III, n. 932, S. 16 f.) sollen vor der Besiedlung und Begründung der Abtei durch Mönche von Hauterive bereits Einsiedler dort gewesen sein, wovon Heinrich Bullinger in seinen Annales berichtet. Eine Bekräftigung dazu gibt jetzt, was M. Aubert in seinem Werk « L'architecture cistercienne en France », Paris 1943, t. I, p. 73 ss. unter dem Abschnitt « affiliation d'ermitages » anführt. O. C. sucht vor allem die bischöfliche Bestätigungs-urkunde vom Jahre 1185 genau und ausführlich zu deuten. Überzeugend kann er nachweisen, daß « die Gründungsurkunde nicht in der bischöflichen Kanzlei ausgestellt, sondern von einem aus Hauterive stammenden Kappeler-mönch geschrieben wurde » (S. 38). Ist also eine Empfängerurkunde. Wenn

C. dazu aber meint, « wobei allerdings der Aussteller, der *Bischof*, auf die inhaltliche Redaktion einen wesentlichen Einfluß ausübte », so kann ich dem nicht beipflichten, weil gerade die Stelle, auf die sich C. stützt, fast wörtlich aus der Klosterregel des hl. Benedikt, und zwar aus Kap. 2 und Kap. 64, entnommen ist. Diese Ausdrücke wurden also von Mönchsseite so geformt. Nicht richtig ist der Satz, daß das Gründungsgut den Einsiedlern geschenkt worden sei: « sie waren das Rechtssubjekt der neuen Stiftung und nicht die Abtei Hauterive. Deshalb bestätigte der Bischof von Konstanz die Schenkung dem Abt Wilhelm und seinen Brüdern » (S. 43). Eben diese setzt nun C. den Einsiedlern gleich. Es heißt aber (ZUB I 340): « Quapropter, fili Willelme abba . . . annuimus et . . . confirmamus, quicquid ipsi . . . tibi dederunt *monachisque, fratribus tuis Cisterciensis ordinis* ». Damit können nur *Zisterziensermonche*, aber keine Einsiedler gemeint sein, es müßten denn diese bereits ihr Probejahr bestanden und die Ordensprofeß abgelegt haben. Es steht zudem in der Kappelerurkunde im Gegensatz zur Hauteriver « *fratribus . . . ibidem deo et eius genitrici servientibus* » (S. 39, Anm. 65). Wer eine Reihe von Gründungsurkunden der Zisterzienserklöster kennt, angefangen von La Ferté und nicht zu vergessen *Hauterive*, der findet den Ausdruck « in die *dedicationis ecclesie de Capella* » (S. 48, Anm. 97) ganz richtig. Aber die Bedeutung von *dedicatio* muß anders sein als im heute gebräuchlichen Sinne.

Auf S. 50 steht schön übersichtlich gedruckt der « Stammbaum der schweizerischen Zisterzienserklöster ». Leider stimmt er nicht. Einfacher und sicherer wäre es gewesen, wenn er ihn, wie J. Gantner in seiner « Kunstgeschichte der Schweiz », II. Bd. Lief. 1, S. 17, von J. Schmid, Geschichte der Zisterzienserabtei St. Urban, Diss. Freiburg Schw. 1930, übernommen oder wenigstens mit dem von ihm zusammengestellten verglichen hätte.

Die Stärke der Arbeit liegt in der rechtsgeschichtlichen Auswertung und diese verdient volle Anerkennung. Die Ordensgeschichte ist jedoch dem Verfasser nicht hinreichend geläufig, sonst würde er sich anders ausgedrückt haben auf S. 15 unter « Literarische Quellen », auf S. 24, 28 unten und auf S. 49 (« Trotz den Grundsätzen der *Carta Caritatis* . . . »). Ich verweise dazu auf G. MÜLLER, Vom Cistercienser-Orden, Bregenz 1927, oder auf J. B. MAHN, L'ordre cistercien et son gouvernement, Paris 1945. Bedauerlicherweise versteht C. den *Sinn* einer Klostersgeschichte nicht. Und das gehört zum *Wesentlichen*, worauf ich schon einmal bei einer Besprechung in dieser Zeitschrift (Jahrg. 1944, S. 157) hingewiesen habe. Somit kann ich dem, was C. zu Ende des Vorwortes meint, nicht zustimmen: « So hoffe ich, daß es mir trotz der Beschränkung des Themas gelungen sei, einen wesentlichen Abschnitt aus der Geschichte Kappels darzustellen » (S. 14).

P. Kolumban Spahr S. O. Cist.